

Djim Dramé

TECHNIQUES D'ENSEIGNEMENT ET MÉTHODES DIDACTIQUES DES DAARA TRADITIONNELS DU SÉNÉGAL

Résumé

Les marabouts enseignants du Sénégal appliquent, depuis l'introduction de l'école coranique traditionnelle (*daara*) dans ce pays, des techniques d'enseignement, des méthodes pédagogiques et outils didactiques efficaces qui donnent des résultats probants. Cependant, les recherches se penchent, la plupart, sur la naissance et l'évolution des foyers d'éducation islamique traditionnels, du Fouta Toro jusqu'en Gambie. Ainsi, les outils d'enseignement-apprentissage, les techniques et méthodes didactiques restent, généralement, très peu étudiés. Ce travail a pour but de mettre en exergue les expériences des *seriñ daara* sénégalais dans ce domaine. Ce sont des méthodes, purement, nationales et locales, conçues, réfléchies, codifiées et adaptées à nos réalités socio-culturelles et linguistiques, de manière rationnelle, selon le milieu géographique pour faciliter la compréhension et la transmission des savoirs aux *talibés*. A partir d'un corpus de données issues d'une enquête menée dans plusieurs régions du Sénégal, cet article propose une description puis une analyse de ce modèle didactique et pédagogique propre aux daaras.

Mots clés : techniques d'enseignement, outils didactiques, *daara*, *seriñ*, *talibé*.

Summary:

Since the introduction of the traditional Koranic school (*daara*) in Senegal, teaching techniques, pedagogical methods and effective didactic tools have been applied by the teaching marabouts of the country with convincing results. However, most of the research focuses on the birth and evolution of traditional Islamic education centers, from Fouta Toro to Gambia. Thus, the teaching-learning tools, techniques and didactic methods remain, generally, very little studied. This work aims to highlight the experiences of Senegalese *seriñ daara* in this field. These methods are purely national and local, conceived, thought out, codified and adapted to our socio-cultural and linguistic realities, in a rational manner, according to the geographical environment, to facilitate the understanding and transmission of knowledge to the *talibés*. Based on a corpus of data from a survey conducted in several regions of Senegal, this article proposes a description and then an analysis of this didactic and pedagogical model specific to the daaras.

Keywords: teaching techniques, didactic tools, *daara*, “*seriñ*”, “*talibé*”

Introduction

En nous fondant sur une recension des écrits scientifiques qui portent sur l'enseignement coranique, nous constatons que malgré l'abondance des travaux qui traitent de ce type d'instruction islamique traditionnel au Sénégal, les auteurs se consacrent peu aux techniques, méthodologies, démarches et moyens didactiques utilisés dans les *daara* traditionnels du Sénégal. Nous voulons, à partir de ce constat, aborder, ici, un sujet peu étudié par la littérature savante, pour mieux comprendre, les caractéristiques de base de l'enseignement coranique au Sénégal ; c'est-à-dire la singularité technique et méthodologique de cette institution traditionnelle qu'on nomme le *daara*.

Derrière cette question des techniques et méthodes, nous pouvons envisager la problématique suivante : la congruence entre des valeurs proprement traditionnelles et des normes pratiques qui entreraient dans la formation scolaire des hommes et dans leurs parcours de vie en général. De là, nous pouvons postuler qu'en plus de fournir un cadre d'apprentissage d'une identité et d'une originalité spécifiques, les techniques d'apprentissage des *daaras* pourraient viser également à façonner un modèle d'homme et de citoyen.

Circonscrite autour des méthodes et procédés techniques, notre analyse est donc centrée sur la problématique des enjeux pédagogiques et socioculturels propres aux *daaras*. L'enquête de terrain conduite dans différentes localités du Sénégal (Nioro du Rip, Diamal, Kaffrine, Koki, Guédé village, Didé Gassama, Maca Koulibantang, Madina Ndiathbé, entre autres¹), nous a fourni suffisamment de données pour mener à bien un travail de description et d'analyse. La diversité des lieux d'observation nous permet de mieux prendre en considération la transversalité du modèle des *daaras* ainsi que la diffusion de ses codes et pratiques sur tout un territoire national.

Avant d'analyser les principes et les finalités de ce dispositif technique et méthodologique propre aux *daaras*, nous nous proposons, tour à tour, de définir les termes propres au *daara* traditionnel, d'étudier l'installation matérielle de l'école coranique, les phases d'initiation à la lecture, les paliers de formation, l'apprentissage et la méthode de mémorisation du Coran, l'approfondissement ou l'étape de reproduction écrite sans faute du Coran, appelé *béqqî* en langue wolof. Il étudie, également, les voyages en quête du savoir, *laxas*, afin de consolider la mémorisation et la maîtrise du Livre saint.

¹ Nous avons effectué, au total, une vingtaine d'observations directes et une quinzaine d'entretiens qui ont été exploités de façon systématique.

1. Définition de l'éducation islamique et installation matérielle de l'école coranique

1.1. Définition de l'éducation islamique

L'éducation islamique est perçue, selon Gondolfi, comme un système « éducatif servant de foyer et de structure pour la diffusion des valeurs religieuses, sociales et culturelles » (2003, p. 89). Par ailleurs Coulon, admet qu'en

« diffusant les valeurs de base de l'Islam, l'enseignement musulman est, donc, un agent de socialisation, par excellence, dans un système social qui se réclame de la religion du Prophète. L'objet, essentiel, de l'enseignement islamique est l'intégration de l'individu dans la société islamique » (1983, p. 26).

Or, il semble que l'importance de cet enseignement était sous-estimée par Paul Marty qui dit que :

« les étudiants ont employé leur meilleure jeunesse à apprendre tout simplement à lire et à copier un texte mais, livrés à eux-mêmes, ils ont contracté de très mauvaises habitudes et leur prononciation est si défectueuse qu'on parvient difficilement à comprendre ce qu'ils récitent, habitués à apprendre par cœur des mots et des formules, sans connaître le sens. Dans de pareilles conditions, n'auraient-ils pas tout intérêt à demeurer illettrés » (A N S, J 86).

Les élèves des écoles coraniques, étaient considérés comme des illettrés. Mais, l'école coranique, aux yeux de Marty avait le monopole des élèves au détriment de l'école française. Cette situation qui demeure, encore, une réalité dans certaines localités du Sénégal atteste, l'attachement des parents à l'enseignement religieux. (Lô, entretien juillet 2008 à Kaffrine).

Ce contre quoi Marty s'insurgeait, au début du siècle dernier, c'était de voir les jeunes élèves désertir les écoles françaises avec tous leurs privilèges en faveur des *daaras*. Un nombre infime de ces élèves coraniques, se désolait Marty, fréquentait l'école française. A Dakar, il était de 49 sur 672 élèves. Pour l'ensemble du Sénégal, les statistiques donnaient un nombre dérisoire de 633 sur 11 451 élèves². Ce constat avait poussé Marty à dire que :

« Il est pénible de voir végéter certaines de nos écoles rurales, avec une douzaine d'élèves, alors que l'ensemble

² Depuis le rapport de Marty, le Sénégal n'a pas procédé à un recensement fiable pour connaître le nombre des écoles coraniques, des *talibés* et des *seriñ daara* dans ce pays. Il y a lieu de corriger ce manquement.

des petites écoles maraboutiques qui fleurissent autour d'elles dans un rayon restreint atteint la centaine. Il y a quelque chose à faire sur ce point. » (A N S j 86).

Pour mieux comprendre le langage propre aux *daaras* traditionnels essayons de définir quelques concepts terminologiques utilisés dans ces centres coraniques du Sénégal.

1.2. Concepts terminologiques dans les *daaras* traditionnels (en milieu wolof)

Les acteurs Wolof utilisent des termes propres aux *daara* traditionnels. Il s'agit de :

Béqqi : reproduction écrite de mémoire, sans faute, d'un exemplaire du Coran

Binde : écrire, le terme signifie, par ailleurs, leçon quotidienne du *talibé*.

Daa : Encre, est obtenue par le simple mélange de l'eau et du noir de fumé détachée d'une marmite. Ce sont les enfants qui le fabriquent, dans un pot d'argile ou dans une calebasse.

Daw ou Faqh: ce terme signifie fuguer, fuir, quitter le *daara* discrètement.

Gaqq : Arrêt brusque pendant une récitation du Coran de mémoire.

Kaaŋ-foodé : ce mot signifie « Crâne ». On comprend, selon Ndiaye, la relation qu'il y a entre ce mot et le fait de renfermer tout le Coran dans son « Crâne ». On appelle *Kaaŋ*, celui qui maîtrise l'ensemble du Coran par cœur. Après avoir mémorisé le Coran et en avoir écrit un exemplaire dépourvu de la moindre faute, l'élève se voyait attribuer le titre de *Kaaŋ*. Après la transcription du Coran tout entier « l'enfant qui possède cette science manuscrite et orthographique reçoit un diplôme attestant la perfection de ses études » (ANS, J 86). Le terme *foodé* désigne le *talibé* lettré, versé en sciences islamiques. Au cas où ce dernier sait réciter le Livre sacré de mémoire, on l'appelle alors ***Kaaŋ-foodé***.

Kîss : il s'agit d'un ou de plusieurs versets du Coran qui ont la vertu de rendre fidèle la mémoire. Le *seriñ* en écrit sur une planchette que le *talibé* lave avec l'eau potable pour l'absorber un mercredi.

Laxas : Voyage en quête de savoir et de consolidation de la maîtrise du Coran et des connaissances islamiques.

Nafar : En wolof réviser ou assimiler la leçon

Saafara : Eau bénite

Serigne : marabout simplement, ou maître d'école coranique.

Talibé : élève de l'école coranique, le terme vient de l'arabe *tâlib* : demandeur. Le verbe *talaba* signifie demander, désirer, chercher, quérir, requérir, solliciter. Le *tâlib* était appelé *tâlibé njangane* ou « *ndongo daara*.

Le terme *talibé* est aussi précisé par Njangane pour désigner l'élève de l'école coranique que l'on distingue du *talibé* affilié à une confrérie (Ndiaye, 1982)

Takhane : Aller chercher des bois morts pour les études du soir et les besoins de la cuisine.

Xalima : déformation de l'arabe *Qalam* : plume. Elle est taillée à partir d'une espèce de roseau « *per* » ou « *Xatt* », à défaut de roseau, le maître la taille dans les branches de palmiers.

Wagni : Signifie compter. Mais, ici c'est une technique de mémorisation du Coran consistant à rassembler les versets où il existe des ressemblances, pour éviter des dérives, en récitant le livre de mémoire³. Selon Ka c'est

« une branche des sciences coraniques dont l'objet est la recherche des différents lexiques et leur reprise dans les différents versets du Coran. C'est le cas de *musaddiq* répété quatre fois dans le Coran, le terme *an-nafs*, neuf fois. Le maître ressort les termes et le nombre répété dans les différentes sourates. Quant au décompte il se fait dans langue sénégalaise, particulièrement le Wolof ou le Pulaar » (2009, p. 330).

Cette culture purement nationale, sénégalaise permet de maîtriser le Coran. Alors, quel est le processus de création d'écoles coraniques traditionnelles ?

1.3. Installation matérielle de l'école coranique

L'enseignement coranique a commencé au Sénégal par de toutes petites écoles dirigées par le *seriñ e Fak-Taal*⁴. Peu à peu, des *daara* dont le niveau était plus élevé furent créées à travers le pays. L'installation matérielle de l'école coranique sénégalaise est, tout à fait, simple et rudimentaire. Il n'y avait pas de local, spécialement, affecté à ce but.

« Les enfants se réunissent en plein air, devant la case du maître, sous un arbre. A la ville, ils se groupent dans la cour du maître, sous les arbres et quand il n'y a pas d'arbres, sous la petite véranda de la maison. La vie familiale du maître et des voisins n'est pas interrompue par ces récitations sur le ton aigu. Chacun va et vient à ses affaires. Les conversations des hommes se poursuivent tout à côté. Les ménagères pilent le mil, ou font la cuisine. Les animaux piaillaient » (A N S, J 86 Rapport Marty p. 24).

³ Le *Wagni*, une culture, purement, sénégalaise, un patrimoine, est en train de disparaître.

⁴ L'expression est de Yoro Bolli Diaw, originaire du walo, né en 1847, chroniqueur sénégalais, un des pionniers de l'historiographie sénégalaise, sorti de la 2^{ème} promotion de l'école des petits fils des otages fondé par Faidherbe en 1885. Il est décédé en 1919.

Marty a, fidèlement, décrit la situation des écoles coraniques de l'époque. C'était, en quelques sortes, des abris provisoires du fait de manque de moyens. Même si on note une évolution des infrastructures dans certains *daaras*, il reste, beaucoup, à faire. Il y a lieu de distinguer deux catégories de *talibés* en milieu rural :

« les plus âgés qui avaient en charge les travaux champêtres, le ramassage du bois pour la cuisine et pour l'éclairage des cours nocturnes, les tâches domestiques. Les plus jeunes *talibés* se chargeaient d'aller quêter des aumônes en nature, afin de contribuer à nourrir le marabout, sa famille, les grands *talibés* et eux-mêmes » (Ndiaye, 1982, p. 48).

Force est de reconnaître, qu'effectivement, dans les *daaras*, surtout, en milieu rural, les plus jeunes *talibés* font, souvent, la quête en nature (repas) pour satisfaire leurs propres besoins en nourriture. Cependant, ils ne se chargent pas d'aller quêter des aumônes en nature, afin de contribuer à nourrir le marabout, sa famille et les grands *talibés*. Le marabout et sa famille, vivent, essentiellement, des récoltes des travaux champêtres réalisés par les grands *talibés*. Concernant la thèse selon laquelle toutes les activités des *talibés* devaient réduire, sensiblement, les heures qui devaient être consacrées à l'enseignement. Il faut signaler que les tendances ont, considérablement, changé, maintenant, pendant l'hivernage, les travaux n'entravent pas l'enseignement. Car, *les talibés ne vont aux champs que les jeudis⁵ et vendredis*, (jours de repos hebdomadaire).⁶ Nous pouvons citer l'exemple de Coki dont le fondateur disait : *nous donnons la priorité à l'enseignement ; que celui-ci perturbe le travail et non l'inverse. En aucun cas, le travail ne doit pas entraver l'enseignement. C'est la règle appliquée à présent à Coki.*⁷

Pour la localisation de ces centres, il existe de grands *daaras*, où on enseigne, exclusivement, le Coran suivant une pédagogie classique bien élaborée. Ces centres sont, la plupart, implantés en milieu rural⁸. Selon Ndiaye,

« toutes les écoles coraniques se trouvaient installées dans les villages ou les villes, ou du moins à proximité. Le terrain, plus ou moins étendu ou le domaine sur lequel le *Daara* édifié avait le plus souvent été offert au marabout par des hommes pieux et riches, des notables, des chefs religieux ou temporels, ou même des souverains ». Cette pratique existe jusqu'à présent (1982, p. 55).

⁵ Le jeudi était jour de repos des élèves de l'école publique et non le dimanche.

⁶ Entretien avec Serigne Abdoulaye Dramé réalisé à Nioro du Rip, le lundi 01/09/2020.

⁷ Entretien avec Idrisa Ndiaye, à Coki le 10/08.

⁸ Il existait des villages où chaque maison avait un *daara*. La migration a une influence néfaste sur les *daara* en milieu rural.

Chayba Ndiaye affirme : *une bonne volonté m'a offert un vaste terrain à lac rose pour y construire un daara*,⁹

On peut comprendre, aisément, pourquoi la plupart des écoles coraniques (pas toutes) se trouvaient en zones rurales. Les marabouts qui enseignaient, gratuitement, avaient des champs qu'ils cultivaient pendant l'hivernage pour subvenir à leurs besoins. Ils étaient, donc, obligés de se fixer dans les villages. Se situant, généralement, en zone rurale, quasiment, retirée, « le marabout pour subvenir à ses propres besoins alimentaires, à ceux de sa famille et à ceux de ses élèves [...] se trouvait, naturellement, dans l'obligation de cultiver un ou plusieurs champs avec l'aide de ses *talibés* ». (Mbaye, 1994, p. 397)

Il est vrai qu'auparavant la majorité des *Daaras* était implantée en milieu rural pour les raisons qu'on vient d'évoquer. Ce phénomène reflète l'intérêt que revêtait l'apprentissage du Coran dans les campagnes. Les *daara* en milieu rural cherchent à veiller jalousement sur une mission essentielle qui est de faire mémoriser le saint Coran avant toute autre matière. Toutefois, une nouvelle tendance se dessine, la création d'internats dans les villes où les familles, plus ou moins, aisées envoient, leurs enfants moyennant une somme qui varie entre 20 000 et 50 000 francs CFA, voire plus, par mois et par *talibé*¹⁰.

Ainsi, l'enseignement du Coran se fait suivant des étapes précises. Pour atteindre leurs objectifs, voire leurs finalités éducatives, les *seriñ-Daaras* utilisent des techniques d'enseignement, des méthodes pédagogiques, des outils didactiques adaptés à leur environnement en suivant des paliers que les lignes qui suivent essaient d'analyser.

2. Techniques et méthodes pédagogiques des *daara* traditionnels

2.1. Les phases d'initiation à la lecture ou les paliers de la formation coranique

Les parents envoient, habituellement, leurs enfants au *daara* dès leur plus jeune âge (entre cinq et sept ans). Les nouvelles inscriptions étaient reçues les mercredis. Ce procédé se maintient, toujours, jusqu'à présent dans plusieurs *daara*. *Si c'est possible, nous préférons pérenniser cette pratique* » nous a confié El-Hadji Matar Lô, directeur du *daara* de Coki¹¹.

Le choix de mercredi pour débiter les études de Coran *Dal jângue*, n'est pas un hasard. El-Hadji Malick Sy, de Tivaouane, explique les motifs en disant

⁹ Chayba Ndiaye Dakar le 20-04-2021

¹⁰C'est pourquoi il est, nécessaire, de créer un fond national d'appui aux *daara* traditionnels qui serait alimenté par les bonnes volontés avec une gestion rigoureuse et transparente.

¹¹ Entretien à Coki, le 20 octobre 2016.

que : « le nouveau *talibé* doit commencer l'école coranique un mercredi, car le prophète a dit : tout ce qui débute un mercredi se termine bien ».

Ndiaye essaye d'analyser, pédagogiquement, les raisons de ce choix, mais

« il est, fort, probable que l'une des raisons de ce choix ait été, aussi, pédagogique : il fallait adoucir la première rentrée scolaire de ce nouvel initié à la lecture du Coran (*talibé-Njagaan*) qui, après son premier cours, pourra, ainsi, bénéficier du repos hebdomadaire le mercredi après-midi, la journée de jeudi et le vendredi matin. » (1982, p. 47).

Cette analyse, pédagogique et sociologique, nous semble pertinente dans la mesure où le nouveau *talibé*, durant le repos hebdomadaire, peut répéter et se souvenir des toutes premières lettres qu'il a apprises lors de la première séance. Il ne faut pas charger le nouveau *talibé* dès son premier cours, cela peut le démotiver et le décourager. Il aura, aussi, le temps de se familiariser avec les jeunes *talibés*. Les observations de terrains permettent de constater que le processus pédagogique de l'enseignement coranique est simple. Il peut être scindé ainsi :

A) Enseignement des caractères (les uns liés, les autres non liés) dans l'ordre qui est classique et invariable *A, Ba, Ta, Tha*.

B) Enseignement des points, le maître fait distinguer aux enfants les lettres qui sont pourvues de points de celles qui ne le sont pas. L'enfant épelle : *Alif* ne se pointe pas. *Ba* se pointe une fois. *Ta* se pointe deux fois.

C) Enseignement de la liaison des lettres.

D) Enseignement de la voyellation de ces signes orthographiques. L'enfant apprend par cœur ces textes tracés sur la planchette, et chemin faisant, le maître lui apprend le son et la prononciation de chaque voyelle ou la valeur de chaque signe orthographique.

E) Enseignement du texte coranique, à partir de ce moment, on aborde l'étude du Livre.

Les *talibés* commencent leurs études coraniques par l'apprentissage de l'alphabet arabe composé de vingt-huit lettres (28), et enseigné à partir du Coran lui-même. Le *talibé* apprend, en premier lieu, les consonnes non vocalisées. Ainsi, à titre d'exemple, les trois premières lettres apprises étaient : *bâ, sîn, mîm* (d'aucuns lisent *mîmara*)¹².

En réalité le processus pédagogique de l'enseignement du Livre saint, dans un premier temps comprend trois étapes. Elles sont d'abord l'alphabétisation, ensuite la lecture écriture et enfin l'apprentissage et la mémorisation.

¹²La méthode *A, Ba, Ta, Tha*, est venue avec la création des écoles arabes au Sénégal, dans les années 50.

L'alphabétisation repose sur l'identification des 28 lettres de l'alphabet arabe, ou l'enseignement des caractères. La deuxième étape correspond au découpage syllabique appelé *idji* ou l'apprentissage des lettres vocalisées. C'est le moment où l'élève aborde l'étude des voyelles courtes et longues, afin d'avoir une bonne maîtrise sur toutes ces lettres, quel que soit leur emplacement dans le mot : au début, au milieu, à la fin.

Après les deux premières étapes, l'étape d'identification des lettres, « *liffantu* », puis celle de la formation syllabique, « *idji* », le maître passe avec son élève à la troisième étape correspondant à la phase d'association syllabique « *boolé* », l'enseignement du texte coranique où l'élève apprend à lire couramment et à réciter.

On peut mentionner, ici, une méthode d'enseignement traditionnel, par la langue nationale, caractérisé par l'alphabet imagé, une création, purement, locale. Les enseignants wolofs l'ont créé suite aux difficultés que rencontrent les apprenants. Pour surmonter ces difficultés, les maîtres coraniques ont généralisé l'usage d'images par les noms desquelles ils rebaptisaient les lettres arabes à prononciation défectueuse ت (t) *ñetti tomb* (t avec trois points), س (s) *siin su wow* (*siin sec*), ظ *taa tãnk ju tooy* (*taa mouillé*), ح (h) s'il est initial, il est appelé « *haa lonk* » (*haa avec crochet*), s'il est médian, il est nommé « *haa dem dellu* » (le *haa* du va et vient », car pour l'écrire la plume part en avant, revient en arrière, puis repart vers l'avant), s'il est final, il donne « *haa yine wice* (le *haa* qui traîne quelque chose derrière lui)¹³. Cette forme d'enseignement imagé met en exergue l'intelligence et les valeurs pédagogiques originelles des maîtres coraniques sénégalais. Parlant de la valeur pédagogique de ce type d'enseignement, Marty constate ceci :

« combien est faible la valeur pédagogique de l'enseignement coranique, les leçons du maître portent toujours sur des cas concrets. Jamais, il n'essaie de tirer lui-même, ou de faire tirer par l'enfant une règle générale, et de lui mettre, ainsi, en main l'instrument qui lui servira de clef pour tous les textes, et par conséquent lui permettre de lire tout seul » (AN S, J 86, p, 36).

Par ailleurs, Mbaye va, pratiquement, dans le même sens, il est d'avis que « ces méthodes sont jusqu'à nos jours conservées dans la plupart des *Daaras* traditionnels du pays. Et, il est superficiel de signaler la lenteur de ce procédé » (1969, p. 399). En outre, Ndiaye semble partager cette idée en soutenant qu'« il apparaît que ce procédé était lent » (1982, p. 66). Effectivement, l'initiation à la lecture comprend trois étapes : la phase de reconnaissance et d'identification des lettres de l'alphabet arabe *Bâsîne*, celle de formation syllabique *Idji* et celle d'association et de formation de mots et

¹³ Mamadou Ndiaye, enseignement arabo-islamique au Sénégal, *ibid.*, 72

de phrases *Boolé*. Cette méthode est, encore, pratiquée au Sénégal dans les *Daaras* traditionnels et internats.

Cependant, les acteurs et praticiens ne semblent pas partager l'idée selon laquelle cette méthode est lente et inefficace. Ibrahima Gueye, maître coranique soutient que, si l'enfant a une bonne mémoire, deux mois suffisent pour qu'il termine ces trois étapes, sinon trois au maximum. Dame Niang un *seriñ -Daara*, tenant son école coranique à Louga, affirme que : *maintenant, avec l'expérience, en un mois l'élève parvient à lire couramment. Ce talibé venu passer les grandes vacances chez nous, il n'a même pas fait un mois, et il parvient à lire*¹⁴.

Comme le confirment des maîtres coraniques, au bout de deux ou trois mois l'élève arrive à lire tout seul. Mais pour aboutir à un tel résultat, la compétence et l'expérience du maître sont indispensables. On note, donc, une évolution concernant ces méthodes pédagogiques pratiquées dans ce type d'enseignement traditionnel.

La classe des jeunes *talibés* débutants, Ka soutient qu'« elle est, généralement, encadrée, personnellement, par le Cheikh qui écrivait leurs leçons sur leurs tablettes chaque matin. C'est lui, aussi, qui se chargeait de leur initiation aux leçons tous les jours » (2009, p.174). La démarche du maître coranique est due, certainement, à ses expériences en sa qualité de maître coranique expérimenté, à sa connaissance des types d'enfants qu'il a, à son esprit de patience et à sa clémence dictée par sa position de père de famille et de responsable moral du *daara*. Au Sénégal, tous les marabouts érudits, enseignants ou confrériques sont passés par cette méthode. Après, ces phases d'initiation le *talibé* entame une autre étape, celle de mémorisation.

2.2. Méthode de mémorisation du Coran

C'est dans la méthode de mémorisation qu'interviennent, aussi, l'expérience, la capacité et les compétences pédagogiques et didactiques du maître coranique. La durée d'apprentissage en vue de mémoriser le Livre de Dieu repose, sur la bonne mémoire, la capacité d'assimilation du *talibé*, les efforts fournis, ainsi que l'efficacité de la méthode pratiquée par le Serigne-daara. Après l'apprentissage de l'alphabet (*liifantu*) qui aboutit à la connaissance parfaite des lettres alphabétiques (*fer-liifantu*), puis l'étude du découpage syllabique (*idji*) qui conduit le *talibé* à pouvoir distinguer, aisément, les consonnes vocalisées (*fer-idji*), le maître d'école coranique enseigne à lire couramment (*boolé*) et, conjointement, à réciter (*mokal*) suivant, toujours, le même mouvement ascendant des sourates. Pour des raisons pédagogiques l'apprenant commence par les sourates courtes,

¹⁴ Entretien à Louga, le 12 Août 2016

facilement, mémorisables¹⁵ et prend des *bind* qui évoluent au quotidien selon la capacité de sa mémoire.

Comment procéder ? Le maître coranique écrit le Coran, partie par partie, sur l'*alluwa* de l'élève, et lui apprend à la lire et surveille sa récitation. La longueur de la leçon quotidienne écrite sur la tablette dépend du degré d'assimilation constaté par le maître chez son élève.

Les talibés prolongeaient les études du soir qui réunissaient des étudiants, lesquels ont travaillé tout le jour durant pour le maître d'école. Mais à l'heure actuelle, les choses ont changé. Avec la sécheresse, le ramassage du bois que faisaient les *talibés* se raréfie, les maîtres d'écoles coraniques, si le village n'est pas électrifié, bien entendu, utilisent, de plus en plus, des lampes à gaz ou de pétrole. La création des *Daaras*-internats, qui se multiplient au Sénégal, fait que ces pratiques sont, systématiquement, abandonnées. C'est la raison pour laquelle, la durée d'apprentissage est réduite, le nombre de *Kaangs Kaan* augmente d'année en année.

Si le talibé atteint l'étape appelée « *Wathie* » peu de temps après quelques révisions, il est jugé apte à réciter tout le Livre de Dieu de mémoire.

Les leçons précédentes du *talibé* ne faisaient pas l'objet de renforcement systématique par des rappels. C'est la raison pour laquelle l'élève pouvait rester des années au *daara*, parcourir plusieurs fois le Coran sans le mémoriser. Au contraire, et c'est là où le modèle de Coki par exemple, semble efficace, le talibé ne laisse rien, il est appelé à réciter, quotidiennement, deux, trois, ou quatre *hizb*¹⁶ ; tout ce qu'il a appris de la première sourate (An-Nas) à la dernière leçon. Cette démarche facilite la mémorisation du Coran en entier en un temps record.

Paul Marty qualifie ce type d'enseignement de « mécanique et qui ne développe que la mémoire de l'enfant » (A N S, J 86, p. 20). Pourtant l'élève qui mémorise le Coran parvient, facilement, à maîtriser par cœur n'importe quel texte ; il acquiert, aussi, une mémoire auditive qui lui rend d'éminents services.

Une fois que le *seriñ* enseignant constate que le talibé a mémorisé le Coran, en entier, l'apprenant doit subir un examen certifiant la mémorisation de la totalité du Livre Saint. Il doit passer devant une commission, composée des *seriñ-daara Kaan*, formés pour cet effet. C'est un examen difficile où le *talibé* passe un à trois jours pour réciter tout le Coran. C'est ce que confirme Sayda Mariama Niasse lorsqu'elle mémorisa le Coran :

¹⁵ Abdourahmane Wane formateur dit : « qu'il a pratiqué la méthode *Ba, Sîn, Mim*, et celle de *A, Ba, Ta Tha*, dans deux classes de même niveau. Il remarqua que les élèves de la méthode *Ba, Sîn, Mîm* étaient très en avance par rapport à l'autre groupe ».

¹⁶ Hizb : un soixantième du Coran.

« informé, mon père créa une commission dont il était le président, composée des gens qui ont mémorisé le Coran et des personnalités pour m'écouter réciter le Livre saint. Lorsque j'ai terminé la récitation en trois jours, dont les séances commençaient après la prière de *Guéwé*, mon père m'a offert deux chevaux, une vache et de l'or pur »¹⁷.

Les étapes d'initiation et de mémorisation, dans les *daara* traditionnels ne sont pas délimitées de manière précise en termes d'années scolaires, encore moins de l'âge d'apprenant. La progression du *talibé* n'est pas liée au temps comme en est le cas à l'école publique. Cependant, les programmes sont bien planifiés et bien structurés suivant une progression rationnelle du *talibé*. Le volume du temps d'apprentissage, la disponibilité du *seriñ-daara*, l'intelligence, la bonne mémoire et la détermination de l'enseigné, constituent, entre autres, des facteurs déterminants concernant l'évolution des enseignements dans ces foyers traditionnels et la durée consacrée pour terminer les études coraniques. Ainsi, pour ne pas oublier le Coran après des efforts multiples fournis par l'enseignant et l'enseigné, il y a une autre étape qui attend le nouveau *Kaay*. Ce dernier doit approfondir sa mémorisation en réalisant une reproduction écrite du Coran à l'identique, le *Béqqî*. C'est le troisième palier, une autre technique de mémorisation.

2.3 L'étape de béqqî, le Laxas et La durée du temps passé à l'école coranique

2.3.1 L'étape de reproduction écrite, sans faute, du Coran (béqqî),

Les écoles coraniques ont, toujours, accordé une grande importance à la question de la reproduction écrite sans faute du Livre Saint qui est, d'ailleurs, l'un des critères attestant que le *talibé* a, parfaitement, maîtrisé le Coran. C'est une étape importante que les nouveaux *Kaay* doivent franchir avant d'entamer les études littéraires et des sciences religieuses.

L'élève qui vient de confirmer sa capacité à réciter le Coran à la perfection, commence, alors, cette étape de *béqqî*, qui constitue une autre forme d'examen. Pour ce faire, il écrit chaque jour sur une tablette une partie déterminée du Coran qu'il doit présenter au *seriñ-daara* pour correction. Ce dernier apporte les correctifs nécessaires. Après cette première phase, le *talibé* recommence à titre d'exercice, à écrire sur des feuilles, une dernière transcription définitive de toutes les sourates coraniques en respectant les règles de la lecture et de l'écriture du Coran. Si le *talibé* parvient à rédiger une copie correcte du Coran, sans faute, il est proclamé alors *Kaay*¹⁸.

¹⁷ *Mon rapport avec le Coran*, manuscrit de l'IFAN, 1971, p. 2

¹⁸ Sayda Mariama Niasse mémorisa le Coran en entier à l'âge de 16 ans *Mon rapport avec le Coran*, Ibid, p. 2

Produire un exemplaire du Coran et d'autres manuscrits, afin de les revendre ou de les donner cadeau à quelqu'un, devenait d'ailleurs un métier rentable¹⁹. Même s'il était rare de voir des filles arriver à ce niveau des études pour plusieurs raisons (mariage précoce, travaux domestiques), Sayda Mariama Niassa fait partie des exceptions. Elle dit : « mon père m'a demandé d'écrire le Coran, en entier, sans le regarder. Et je l'ai fait »²⁰.

Cette pratique était très appréciée et très suivie dans plusieurs *Daaras*. Cependant, l'école de Coki fait exception à la règle. Elle oriente le *Kaay*, aussitôt, après la mémorisation du Coran vers les études arabo-islamiques. Le fondateur de cette école disait pour justifier son option : « Cette méthode, je l'ai suivie, elle est bonne. Mais, elle m'a, beaucoup, retardé dans mes études arabes et religieuses. Une fois que l'on a atteint un certain niveau d'études arabo-islamiques et que l'on parvient à comprendre le sens d'un mot, on est capable de l'écrire ».

Rappelons que l'un des objectifs du *béqqî* est de pouvoir écrire l'ensemble du Coran sans la moindre faute. Or, celui qui apprend l'arabe et les sciences islamiques, plus il avance, moins il commet de fautes en termes d'écriture coranique. Il semble, d'ailleurs, qu'à cause de ce procédé (*béqqî*), il était fréquent de trouver des *Kaay* qui n'avaient aucune base dans les sciences islamiques. Paul Marty semble confirmer cette thèse lorsqu'il dit qu'« un très grand nombre de marabouts-enseignants... n'a procédé, en fait d'études qu'à l'absorption mnémotechnique du Coran. Aussi savent-ils tout au plus lire et écrire les caractères arabes avec moult fautes » (A N S J 86 Rapport Marty pp 14-24). C'est que ceux qui optent pour faire, seulement, le *béqqî*, et retourner chez eux n'ont pas, la plupart du temps, un niveau élevé en arabe et en sciences islamiques. Ils font un choix : une maîtrise parfaite du Coran pour devenir un maître coranique. Après l'étape de consolidation matérialisée par la reproduction écrite d'un Coran en entier, le *Kaay* qui souhaite développer ses connaissances coraniques, arabes et islamiques, fait le *Laxase* vers d'autres foyers d'enseignement arabo-islamique.

2.3.2. Le Laxas,

L'étape décisive de l'enseignement coranique franchie, des élèves décident de poursuivre leurs études d'arabe et des sciences religieuses dans la même école si elle dispense cet enseignement. Dans le cas contraire, les *Kaay* effectuent le « *Laxas* », changent de *daara* pour rejoindre d'autres, auprès de grands érudits²¹. Ceci explique, les nombreux déplacements, ou la mobilité des élèves à l'intérieur et à l'extérieur du pays, particulièrement, en

¹⁹ Serigne Balla Thiané Dramé du Saloum a offert 99 exemplaires du Coran dont les 74 sont écrits par lui-même, à Cheikh A. B. Mbacké.

²⁰ Sayda Mariama, *op. cit.*

²¹ Ces déplacements permettent de nouer des connaissances, des amitiés et des relations fortes entre les *talibés*.

Mauritanie dans des conditions difficiles. Selon Robinson, après avoir appris à

« lire et à écrire le Coran, l'élève le plus doué quittait ses condisciples et se donnait comme nouveaux maîtres des spécialistes de tel ou tel traité sur la langue arabe, la loi islamique ou la théologie. Ainsi devait-il aller d'école en école » (1988, p. 20).

Après cette formation certains deviennent des poètes, des grammairiens, des théologiens, des juristes et peuvent, également, être nommé juge local (*qâdi*), Imâm. Donc, les études religieuses ne visent pas, seulement, un objectif religieux, elles avaient, aussi, une fonction sociale. Ce type de formation en arabe et en sciences islamiques confère aux *talibés* le titre de Fodé. Ayant mémorisé le Coran auparavant, il devint Kaang-Fodé, considéré comme le plus grand titre que les *daara* traditionnels du Sénégal délivraient. L'organisation du *daara* est structurée telle que le *talibé* de niveau élevé, en poursuivant sa formation en arabe et sciences islamiques auprès de son nouveau *seriñ-daara*, dispense, des cours aux plus jeunes apprenants. C'est en quelque sorte une formation contenue.

Le voyage initiatique de spécialisation ou d'approfondissement est, presque, inexistante, à l'heure actuelle, à cause des facteurs multiples dont : la disparition de célèbres *daara*, la création des écoles franco-arabes, le phénomène d'émigration, la politique de massification des écoles publiques. Sous ce rapport le laxas a connu un recul net en termes de nombre, et quelquefois de niveau. De ce fait, toute une pratique à la fois éducative, sociale et culturelle est en train d'être perdue. Si la méthode et l'efficacité du maître coranique contribuent, beaucoup, à la formation du *talibé*, nous nous interrogeons sur la durée que passe ce dernier au *daara*.

3. La durée du temps passé à l'école coranique

La durée que passe le *talibé* au *daara* pour mémoriser le Coran dépend de la capacité de sa mémoire, de sa volonté, mais, aussi, de la pédagogie, de l'expérience et du sérieux de son maître. « L'étudiant qui ne parvenait pas à pouvoir réciter le Coran faute d'une mémoire fidèle, demeurait condamné à rester quasi éternellement à l'école. Les vétérans atteignaient parfois la quarantaine » (Mbaye, 1976, pp. 260-269).

Le *talibé* qui n'a pas une bonne mémoire lui permettant de mémoriser, vite, le Coran, reste un temps, relativement, long au *Daara*. Cependant, l'enfant ne reste pas à l'école coranique jusqu'à l'âge de 35 ou 40 ans pour pouvoir réciter, uniquement, le Coran. Selon Beye,²² l'enfant qui arrive à l'école coranique à l'âge de sept ans, peut y rester 10 ans ou 15 ans au maximum. S'il ne parvient pas à mémoriser le Livre Saint, jusqu'à l'âge de 25 ans, il

²² Entretien à Dakar le 12 juillet 2008,

commence, alors, l'apprentissage de l'arabe des sciences islamiques, soit au sein de son établissement, soit ailleurs. Si tel n'est pas le cas, il rentre chez lui en vue de fonder un foyer.

Chez les Toucouleurs et Peuls du fleuve, considère Marty, on trouvait quelquefois de grands étudiants de 15 à 20 ans qui finissaient en grande partie le Coran. D'ailleurs, l'auteur soutient que vers l'âge de 13 ou 14 ans, le petit Sénégalais qui a commencé, à 5 ou 6 ans, l'étude du Coran sait ou est censé savoir le livre par cœur. A ce moment-là, la plus grande partie, les 95%, rentrent chez leur famille et se mettent au travail des champs. (A N S, J 86, p. 23).

Que disent les intervenants des écoles coraniques par rapport à cette question ? Serigne Amadou Sakhîr Lô disait en 1969 qu'à l'âge de 13 ou 14 ans, le *talibé* doit savoir réciter le Coran en entier. Serigne Malick Diop, de Saint-Louis, affirmait en 1972, que six ou sept ans suffisent pour apprendre à réciter de mémoire le Coran en entier à un *talibé*. (Mbaye, 1976, p. 266).

Pour les vétérans qui atteignaient, parfois, la quarantaine, la plupart du temps, c'était pour d'autres raisons : leur apport au fonctionnement du *Daara*, leur rôle central à l'enseignement et aux travaux champêtres, leur fidélité au marabout, la confiance de ce dernier en eux. Tous ces facteurs faisaient qu'ils devenaient indispensables au point que le *seriñ* les retenait à ses côtés. En contrepartie, ils avaient droit à un champ. La durée du temps de formation pendant laquelle le *talibé* reste au *Daara* s'est réduite, sensiblement, à Coki, dans les *Daaras*-internats et d'autres foyers islamiques du Sénégal. Il y a des maîtres coraniques qui n'encouragent pas leurs talibés d'aller souvent rendre visite à leurs parents. Cela peut influencer négativement sur leurs études.

Il est probable que si l'enfant reste chez lui un temps relativement long sans réviser ses leçons, il oublie une grande partie de ce qu'il a appris, s'il ne refuse pas tout simplement de regagner le *Daara*, ou commence à fuguer.

Conclusion

Les maîtres coraniques du Sénégal ont tiré profit du long vécu des *daara* traditionnels dans ce pays. Ils ont créé, grâce à leurs parcours et leurs solides formations, des méthodes pédagogiques, des démarches didactiques efficaces en s'appuyant sur nos langues nationales, du Fouta Toro jusqu'au Saloum, selon les réalités socio-culturelles, linguistiques et l'environnement des contrées et des enseignés. Ces techniques pédagogiques et didactiques pratiquées aux *daara* traditionnels du Sénégal qui constituent une culture éducative, purement, sénégalaise, ont montré leurs utilités, leurs avantages et leurs effets sur la formation et l'évolution des *talibés*. Les résultats réalisés par des *seriñ-daara* confirment que ces derniers sont des techniciens et des didacticiens de haute qualité. Ce n'est pas étonnant si toutes les figures

islamiques du Sénégal sont passées par cette formation initiale pédagogique locale.

Leurs pratiques didactiques et approches pédagogiques méritent d'être étudiées, capitalisées, valorisées et vulgarisées pour servir de modèle et de références dans le domaine de l'enseignement-apprentissage. Les autorités éducatives du pays devraient y tirer profit. Malheureusement, cette offre éducative reste en quelque sorte oubliée, et peu connue. Les décideurs sénégalais n'arrivent pas, jusqu'ici, à porter une attention particulière à ce type d'enseignement séculaire qui a, sensiblement, contribué à l'éducation et à la formation de nos citoyens musulmans. Il est temps de rectifier la donne et de revoir la politique étatique à l'égard des *daara* traditionnels, véritables lieux de socialisation. Le système éducatif y gagnerait. En outre, il existe d'autres angles qui méritent des études approfondies, des analyses concrètes et objectives en vue de faire connaître, davantage, certains caractères et mécanismes des *daaras* peu connus du public.

Références bibliographiques

COULON, C. (1983). *Les musulmans et le pouvoir en Afrique noire. Religion et contre-culture*. Paris, Karthala.

GONDOLFI, S. (2003, p. 89). L'enseignement islamique en Afrique noire. *Cahiers d'études africains*.

KA, T. (2009), *École de Ndiaye-Ndiaye Wolof Histoire, Enseignement et Culture arabo-islamique au Sénégal (1890-1990)*, IFAN, Ch. A. Diop.

MARTY, P. (1913). Enseignement coranique au Sénégal, A N S, J 86.

MBAYE, R. (1976). *L'islam au Sénégal*. Thèse de doctorat de 3^{ème} cycle, non publié département d'arabe, FLSH, Université de Dakar, Dakar.

MONTEIL, V. (1980). *L'Islam noir*. Paris, Seuil.

NDIAYE, M. (1982). *L'enseignement arabo-islamique au Sénégal*. Thèse, doctorat de 3^{ème} cycle, non publié département d'arabe, FLSH, Université de Dakar, Dakar.

NIASSE, S. M. (1971). Mon rapport avec le Coran. Manuscrit de l'IFAN.

ROBINSON, D. (1988). *La guerre sainte d'Al-hajj Umar. Le Soudan occidental au milieu du XIX siècle*, Paris, Karthala.

Entretiens :

DRAMÉ, A. Nioro, entretien le 01-09-2020.

DRAMÉ, A. Diagane Sadère, entretien le 16-10-2020.

LO, A.A. entretien Kaffrine, le 10 juillet 2008.

LO, E.M. N. entretien Koki, le 20 octobre 2007

LO, Ibrahima. Entretien Koki, le 11-08-2008.

MBAW, C. entretien, Dakar, le 20-09-2008.

NDIAYE, I. entretien Koki, le 10-08-2019.

NIANG, D. entretien, Louga, le 12 Août 2016.